

## Si l'on voit la lumière, alors on contemple la lumière

Hans-Christian Zehnter

C'est clair, la lumière est invisible ! C'est le point de départ incontestable. Mais : due voit-on dans les cas où l'on affirme voir la lumière ? La lumière parle de sa présence invisible, tandis qu'elle rend visible à l'œil quelque chose tombant sous les sens. La lumière invisible nécessite toujours quelque chose qui, en sa présence actualisée, vient à se manifester de manière sensible, pour parler au voyant de Sa présence à elle.<sup>1</sup>

### De l'oubli de soi à l'exposition du Soi

Dans cette situation de départ, la lumière se comporte en s'oubliant pour les autres : « dévouée aux autres », parce qu'elle ne *Se* met pas au premier plan, mais plutôt dans l'abnégation de soi pour ce qu'elle fait apparaître. Ordinairement ensuite nous ne disons pas que nous voyons la lumière, mais plutôt que nous voyons le monde, un objet, une fleur, un animal ou bien un être humain. — Cela étant, il y a cependant des situations dans lesquelles la lumière invisible fait parler d'elle : dans la lueur ou brillance [ou l'éclat] et dans l'éblouissement. Limitons-nous pour les exposés ultérieurs à ce qui brille, à titre d'exemple à l'éclat du Soleil sur une feuille verte. Que voyons-nous, lorsque nous voyons une telle brillance ? Ou selon le cas, en posant mieux la question, : « Voyons-nous » réellement dans ce cas ? Pour le sens de la vue ne viennent en cause que des valeurs colorées à l'instar d'une offre sensible, par exemple, le vert. Dans le cas de la brillance solaire sur une feuille, en vérité nous ne voyons plus le vert, mais nous voyons du blanc (ou selon le cas diverses nuances de celui-ci). Déjà le complément facile à concevoir que le blanc surgit sous la forme d'une tache indéfinie, va bien au-delà de ce pur voir de coloris.<sup>2</sup>

Mais du fait que nous nous restreignons au voir pur, en voyant le blanc, la brillance nous est tombée de l'œil. Cela « brille » en effet — or, cela ne « blanchit » pas ! Mais comment donc en voyant le blanc se réalise en addition « l'éclat ou la brillance » ?

Nous voyons toujours ensuite une tâche blanche comme un éclat lorsque nous « voyons » en relation à une source de lumière. Même l'éclat qui résulte sur le célèbre tableau provenant de l'atelier de Rembrandt, *L'homme avec le beaume d'or* n'est peint que de couleurs (et avant tout du blanc). Celles-ci ne deviennent brillantes que du fait que le peintre les a disposées ainsi qu'une source de lumière imaginaire qui peut être « vue » située en dehors du tableau et l'accompagnant. Cette relation à une source lumineuse dans la rencontre avec ce qui brille n'est pas un acte, quoi qu'il en soit, ayant lieu par l'acte du penser, quelque peu de la manière dont on recherche une source lumineuse au ciel que l'on met ensuite en relation avec le blanc sur la feuille et dont on conclut : « Ah cela doit être la lumière ! », et ensuite je perçois tout à coup le blanc avec l'éclat.

Non, la situation de-voir-l'éclat est complètement autre. Nous sommes convaincus dès le début que nous voyons la brillance : cela brille tout simplement. Manifestement la lumière invisible s'impose à l'observateur, et certes de manière si intense qu'il ne « voit » plus, mais plutôt — en effet, mais que voit-il au juste ? S'il voyait encore, il verrait du blanc. Mais il éprouve une « brillance ». Il éprouve cette brillance non seulement intérieurement, en son âme, mais encore extérieurement dans le sensible, car ce qui est vu s'est métamorphosé de blanc en un éclat.

Le voyant est donc tombé dans une situation paradoxale. Il ne perçoit plus comme son organe sensoriel, l'œil, peut voir. Comment doit-on désigner ce « perce-voir » ?

---

<sup>1</sup> Lorsque nous parlons de lumière, alors nous devons littéralement la garder à l'œil malgré son invisibilité. Par conséquent, pour des observations qui sont censées parvenir à l'essence de la lumière, ces trois composantes sont irrémédiables : la lumière invisible, quelque chose qui est vu et l'œil voyant de l'être humain. L'interaction de la lumière et de l'œil laisse devenir quelque chose de sensible, ce qui autrement n'est pas sensiblement perceptible, demeure suprasensible ; lumière et œil font apparaître le monde tout autour de nous.

<sup>2</sup> Voir entre autre Dietrich Rapp : *L'essence lumineuse . Du sens de la vue*, dans *Das Goetheanum* N° 1/2 du 2 janvier 2009, pp.8-10.

### Du voir au contempler

Représentons-nous clairement la situation une fois encore. Ce qui est de nature sensible est ainsi transfiguré (*verklärt*) par quelque chose de suprasensible, d'invisible — par la lumière — de sorte que cela brille.<sup>3</sup> Cet acte de voir et d'éprouver la brillance n'est plus à présent le même que l'acte sensible de voir la couleur blanche. La lumière est éprouvée en voyant et elle est vue en étant éprouvée. Je fais l'expérience concomitante et directe d'une relation à une source de lumière, or je me tiens au beau milieu de cette relation à la lumière. En moi et dans l'acte de voir, la lumière brille. De cette manière l'acte de « voir » la brillance peut être appréhendé comme une coopération entre le voir, l'éprouver [ou l'expérimenter, *ndt*] et le penser.

Nous nous sommes élevés de ce fait du « voir » au « contempler ». Je vois le blanc et je contemple l'éclat.

La brillance, la lueur et l'éblouissement sont des situations dans lesquelles à partir de la nature nous plongeons dans une expérience contemplative. Si nous clarifions le phénomène en nous, nous en arrivons à la vertu intuitive du jugement que Goethe recherchait et qu'il découvrit, en effet, en opposition à Kant et à laquelle vinrent se rattacher les degrés de la connaissance supérieure et l'art du connaître de Rudolf Steiner. Cela s'exprime de manière représentative dans l'écrit de Steiner : *L'énigme de l'être humain* :

Goethe parle à sa façon d'un éveil à partir de la conscience ordinaire et désigne la faculté de l'âme ainsi acquise de « vertu intuitive (*anschauend*) de jugement » ; selon la manière de voir de Goethe, cette vertu intuitive immédiate du jugement confère à l'âme la faculté de *contempler* la réalité supérieure qui se dissimule à la conscience ordinaire. Goethe, par cet aveu, s'était placé en opposition à Kant, celui qui avait dénié à l'être humain une « force intuitive du jugement ». Mais Goethe savait, à partir de sa propre expérience d'âme, qu'un éveil de la conscience ordinaire est possible vers une telle vertu *intuitive* du jugement. Kant avait cru devoir caractériser un tel éveil comme « une aventure de la raison ». Goethe avait rétorqué ironiquement : « Eusse-je pourtant d'abord pénétré inconsciemment et instinctivement jusqu'à cet archétype originel sans plus, au point que cela fût heureux pour moi d'en édifier une exposition conforme à la nature, alors je ne pourrais désormais plus rien empêcher d'autres que de résister courageusement à l'*aventure de la raison* comme la désigne l'Ancien de Königsberg, [...] Au chapitre suivant [le chapitre *Perspectives*] cet état éveillé de conscience sera caractérisé comme *conscience intuitive immédiate*.<sup>4</sup>

Rudolf Steiner fit lui-même l'expérience à la lumière d'une telle transition d'un voir sensible à un contempler intuitif sensible-suprasensible. Dans son *Chemin de vie*, il en fait un compte-rendu :

Je me disais que la lumière n'était pas du tout perçue de manière sensorielle : ce sont les « couleurs » qui sont perçues au moyen de la lumière, laquelle se manifeste partout dans la perception des couleurs, mais n'est pas perçue elle-même de manière sensible. La lumière « blanche » n'est pas une lumière, mais c'est déjà une couleur. Ainsi la lumière devint pour moi une entité réelle dans le monde sensible, or elle est elle-même extra-sensible. Mais ainsi la lumière fut pour moi dégagée de la série des substantialités réellement physiques. Elle se présentait comme un degré intermédiaire entre les substantialités réellement saisissables pour les sens et celles intuitivement perceptibles de manière immédiate dans l'esprit.<sup>5</sup>

### Une transfiguration en pleine lumière

Nous affirmions que la présence de la lumière invisible dans le cas de la brillance (ou de l'éblouissement) est si forte que le sensible en est « supra-formé » ou « transfiguré » au profit de l'impression lumineuse, de sorte que je contemple l'éclat — que je le veuille ou non. En considération

<sup>3</sup> Le concept « *verklären* » (transfigurer, sublimer) est compris ici au sens d'un « dévoilement (*Entschleierung*) [ou du soulèvement d'un voile, *ndt*] » ou selon le cas d'une révélation (*Offenbarung*), ainsi donc à l'instar de l'Entité du Christ qui se révéla aux trois disciples qui L'avait suivi sur le mont Tabor. Par exemple : (**Math. 17**, 1-9).

<sup>4</sup> Rudolf Steiner : *De l'énigme de l'être humain (GA 20)*, Dornach 1984, pp.159 et suiv. Les mots soulignés en italiques le sont aussi dans l'original.

<sup>5</sup> Du même auteur : *Mein Lebensgang [Mon chemin de vie] (GA 28)*, Dornach 2000, pp.95 et suiv.

du sensible, je me trouve moi-même alors dans une pleine lumière invisible autrement j'éprouverais et percevrais le blanc et non pas la présence de lumière sous forme de brillance.

Éclat, lueur et éblouissement sont des situations de transfiguration dans lesquelles nous tombons, nous autres mortels normaux, dans un état de « contemplation immédiate » — quand bien même difficile à percevoir à jour.

Cela étant nous pouvons affirmer à juste titre : à cet instant — tout ce que tu as décrit avant, cela vaut pourtant aussi pour le cas « désintéressé » exposé en entrée de cet article. Si la lumière se retire au profit de ce qui apparaît comme quelque chose d'autre, alors c'est pourtant aussi qu'elle est nécessairement présente. — C'est exactement ainsi qu'il en est. Tout ce qui apparaît pour l'œil est dépendant de la présence de la lumière. Je me trouve aussi ici en pleine lumière. Et ici aussi l'acte de voir est transfiguré en un acte du contempler, car je ne vois pas non plus ici prioritairement des couleurs, mais je perçois la présence de motifs, « choses », végétaux, animaux et êtres humains. Dans tous ces cas, le sensible est transfiguré par un suprasensible qui va bien au-delà d'un percevoir purement sensible.<sup>6</sup> Dans une parole de vérité, Rudolf Steiner explicite la constitution de notre réalité comme suit :

*Es drängt sich an den Menschensinn  
Aus Weltentiefen rätselvoll  
Des Stoffes reiche fülle.  
Es strömt in Seelengründe  
Aus Weltenhöhen inhaltsvoll  
Des Geistes klärend Wort.  
Sie treffen sich im Menscheninnern  
Zu weisheitvoller Wirklichkeit.  
Berlin, 20 octobre 1910<sup>7</sup>*

Des profondeurs mystérieuses du monde  
Se précipite à l'esprit de l'être humain  
La riche profusion de matière.  
Des hauteurs substantielles du monde  
Afflue au tréfonds de l'âme  
Le Verbe clarifiant de l'esprit.  
Ils se rencontrent en l'intériorité humaine  
Comme Vérité comblée de sagesse.

Formulée de manière plus sobre : Perception et concept fournissent seulement la réalité complète — en l'intériorité humaine.<sup>8</sup> Le concept correspond ici au supra-sensible, la perception à toute réalité concrète, à chaque fois de lumière façonnante. Une telle lumière est remplie de contenu, de substantialité ; elle fait naître dans les champs des douze sens la multiplicité des rencontres sensorielles concrètes. C'est — conformément à la parole de vérité ci-dessus — le Verbe clarifiant de l'esprit, donc du *Logos*. En correspondance à cela, Philon d'Alexandrie (20 av. J.-C. – 45 ap. J.-C.) formulait : « Comme brillance archétype, Il [le *Logos*] irradie d'innombrables rayons, non pas sensoriellement perceptibles mais idéels dans leur ensemble. »<sup>9</sup>

## Une offre christique

<sup>6</sup> Pour un acte pur de voir des couleurs, nous devons nous contraindre méthodiquement à refouler à l'arrière-plan tout ce qui est suprasensible — forme (*Gestalt*), nature du motif, nature du sujet.

<sup>7</sup> Du même auteur : *Paroles de vérité* (GA 40), Dornach 2005, p.116. La parole a été transmises sous de nombreuses variantes.

<sup>8</sup> Voir : « La perception n'est [...] rien d'achevé, de terminé, elle est au contraire un aspect de la réalité totale. L'autre aspect est le concept. L'acte du connaître est la synthèse de perception et concept. Perception et concept d'une chose constituent seulement la chose entière. » — Du même auteur : *La philosophie de la liberté* (GA 4), Dornach 1995, p.92.

<sup>9</sup> Philon d'Alexandrie : *De Cherubim et flammeo gladio* 1, 97.

Botho Strauß, dans son essai *La révolte contre le monde secondaire. Remarques au sujet d'une esthétique de la Présence*, renvoie avec insistance à la relevance du caractère présent de la lumière, ou selon le cas du *Logos*, dans l'acte esthétique du voir rehaussé par l'art. L'art et la culture iconiques servent pour lui d'exemple évident :

L'icône avec la Mère de Dieu [...] n'est pas une image, mais bien plutôt une fenêtre par laquelle nous L'apercevons Elle-même. Le peintre utilise son art pour ouvrir un rideau et permettre la vision. L'icône est peinte avec la lumière [...] : la lumière fonde principalement seulement les choses, elle est leur cause originelle. [...] L'icône est le lieu où le visage, la lumière archétype apparaît, elle forme la limite entre le monde visible et celui invisible. Créer, c'est ici, comme pour toute esthétique de la présence, rien d'autre qu'un dévoilement ingénieux. [...] Partout, dans les beaux arts l'expérience du sens est faite, il s'agit en définitive d'un sens hors de doute et rationnel qui n'est pas exploitable et témoigne de la présence réelle, de l'actualité du *Logos-Dieu*.<sup>10</sup>

Ici est marqué un point tournant dans le cours de nos considérations. À partir de cette perspective, le peintre ne peint plus avec des couleurs, mais plutôt avec la lumière créatrice, avec une présence du *Logos* dans ses sens. Avec cette lumière, il en arrive à composer ses couleurs sur la toile. Pour cette lumière, pour ce *Logos*, les couleurs et leur *arrangement* [en français dans le texte, *ndt*] sur la toile sont transparents. Sur la base des considérations qui précèdent, nous avons à faire cela, non seulement dans l'art, mais toujours plus avec une réalité constituée de manière sensible-suprasensible. Tandis que nous nous mettons au clair là-dessus, notre voir peut être fondamentalement rehausser en un contempler. À cette occasion, l'aspect de l'apparition sensible devient la description d'une lumière suprasensible qui est elle-même invisible et nonobstant configuratrice d'image. Je vois « quelque chose », directement grâce à cette lumière. Si je poursuis cette lumière dans le domaine de l'invisible, elle perd totalement tout caractère de re-présentation. C'est quelque chose d'opérant, libre de toute re-présentation, qui se décrit dans le sensible au moyen d'une notion concrète. Toute situation de réalité se transforme dans l'image d'une situation de vie d'âme et d'esprit (libre de toute re-présentation), dans laquelle je me découvre. Cette percée à jour de la constitution de notre réalité en tant qu'image d'une lumière-*Logos* ou bien plénitude-*Logos* [du plérome?, *ndt*] — au beau milieu de laquelle nous nous trouvons — nous précipite dans une relation contemplative envers la réalité qui nous entoure. Nous nous trouvons toujours dans la disposition envers une telle contemplation immédiate — nous devons seulement en devenir conscients. Cette offre, cette présence constante d'une possibilité, la perception propre, ou selon le cas, le rehaussement de la propre réalisation du monde du voir au contempler, ou bien de faire ressortir le monde de la tombe de son interprétation rigidifiante objectale et de le ranimer par une prise de conscience d'une situation de vie d'âme et d'esprit — cette offre est du genre de celle de l'Être-Christ, demeurant dans l'attente impatiente, après sa résurrection et son ascension, dans le domaine de la perception sensorielle du monde.

**Die Drei 7-8/2019.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

**Hans-Christian Zehnter**: est né en 1963, biologiste diplômé, il est depuis plus de 25 ans un collaborateur au Goetheanum (entre autre au département de science naturelle et à la rédaction de l'hebdomadaire *Das Goetheanum* ainsi que dans l'organisation des congrès). Depuis 2016, il est éditeur de l'administration de la succession de Rudolf Steiner. Journaliste et chargé de cours dans le domaine de l'approche anthroposophique intuitive immédiate de la nature. Parmi ses publications : *Zeitzeichen — Essays zum Erscheinen der Welt* [*Signe du temps — Essai au sujet de l'apparition du monde*] (Dornach 2011) ; *Lichtmess — Essay zum Wesen des Lichts* [*Chandeleur — Essai au sujet de l'être de la lumière*] (Münchenstein, 2017) ; *Warum singen die Vögel ?* [*Pourquoi les oiseaux chantent-ils ?*] (Zurich 2018). Voir aussi : <https://sehenundschau.ch>

<sup>10</sup> Botho Strauß : *La révolte contre le monde secondaire. Remarques au sujet de l'esthétique de la Présence*, Munich 2004, pp.41 et suiv.